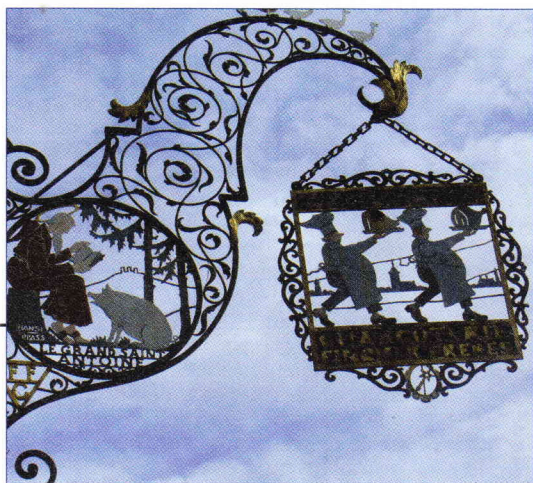


LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

Numéro 50

Jean BENOÎT.



Alsaciennes Alyciades 2008

● suite pages 2, 7 et 8.

En haut, l'enseigne très enluminée d'un charcutier dans le vieux Colmar. Au dessous, à bord d'une magnifique "teuf-teuf", Gaby Challande, Francine Oberdorff et Gabrielle Chéoux. En bas, à gauche, les vaillants très tôt-lévés du petit déjeuner; à droite, l'entrée de la Cité de l'Automobile des frères Stumpf.



A VOS PLUMES !

ILS SONT tous les deux de source sûre et photo à l'appui encore bien debout sur leurs fondations et sur le rocher des bords de l'ubiquité... Un peu de sa passerelle Sidi Mchich, l'autre péda de la passerelle Perrigaux... «vraiment émigrer ou Koudiat» — nous chez lycées de Constantine.

Aloors, enserayons — à distance et contre le temps qui passe trop vite — de les consolider dans notre mémoire, de protéger leur image pour qu'elle subsiste longtemps en pose, telle que nous l'avons connue.

[illegible]

SEPTEMBRE 1990 N° 1

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCÉES DE CONSTANTINE

CHAPEAU MICHEL
CHAPEAU JANINE

Grâce à la même structure et au perfectionnement des leçons de la semaine dernière, nous avons pu consacrer le 2^e jour de l'élaboration des Andes et Andalous des Ispas de Carthagène aux 10^e et 11^e jours de la semaine. Les résultats ont été très satisfaisants, car nous avons pu consacrer le 2^e jour de la semaine à la même structure et au perfectionnement des leçons de la semaine dernière. Nous avons pu consacrer le 2^e jour de la semaine à la même structure et au perfectionnement des leçons de la semaine dernière.

Souriez-vous de nos pri-

N'y avons nous pas vécu des moments merveilleux ?

en valait bien la chandelle et l'histoire s'arrêtait là, sans deux con-

pléon commença à se lever et à se précipiter vers la porte.

Aspirantes a ser Associação
em risco de perda de 900 membros

See structures on next offroad and offroaded. Su vialité est u
commodo, et fait l'indication

Donna Ferraro, cette vice-pré-

Donc, comme le secteur social est en
la possession, le fait que nous

L'éveil paraît clair et ouvert.

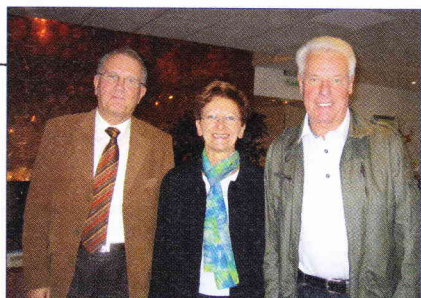
[illegible]

salut, pourrais-je laisser passer l'occasion de dire :

Chapman, Michael Chapman
Jordan I.

POZZO DI BORGO

Sur des vers de Marot



Messages

● Mes gros ennuis de santé me mettent dans l'obligation, à quatre-vingt-sept ans, de renoncer à toute réunion de l'ALYC, ce que je me décide à faire les larmes aux yeux et le cœur gros. Mais que soient poursuivis les envois à mon adresse comme par le passé: ainsi je pourrai vous suivre par la pensée et ne me sentirai pas exclue. A ceux de ma génération qui sont encore là et à tous les nouveaux qui nous ont remplacés, je souhaite heureuse continuation, une bonne santé, de bonnes réu-nions... non pas amicales mais fraternelles qui permettent de conserver de merveilleux souvenirs doux et inoubliables. Je vous em-brasse tous!

Yvonne Toureau-Beugnot, ancienne élève de math-élem au lycée d'Aumale en 1939.

● Odile et moi ne serons pas à Mulhouse, et pourtant notre pensée ne vous quittera pas. Notre fratrie a été forgée dans le respect de nos maîtres, dans l'ardent besoin de se res-sourcer, dans la recherche permanente de notre fraternité de potaches dont le bahut était la maison de famille.

Séparés par les aléas de la vie et par l'espace, nous pouvons tout de même com-munier dans le même esprit d'appartenance à une communauté soucieuse de conserver la culture tirée de l'enseignement de tous ses maîtres.

Grosses bises à tous, et longue vie à notre fratrie!

Jo Pozzo di Borgo, président d'honneur.

Grâces soient aussi rendues à ceux-là qui, bien que non inscrits sur la liste des participants, firent à ces derniers la belle surprise d'une trop brève mais cordiale apparition, soit pour partager les heures de délibérations, soit pour savourer un repas, soit pour se joindre à une sortie touristique!

Primo, le doyen Max Fonlupt, avec ses quatre-vingt-douze printemps qui ensoleillèrent ce début d'automne, venu en voisin depuis Strasbourg; primo... bis, sa fille Hélène, et primo... ter son ami et chauffeur Pierre Missoni.

Secundo Christiane Wolf-Bigler qui - une fois encore - avait franchi la frontière helvète depuis les rivages enchanteurs du lac Léman, comme elle l'avait déjà fait lors de nos Chambé-riades de 2006.

Tertio, le benjamin de ces retrouvailles amicales avec - à peine - ses six fois dix ans d'âge: Yves Lejeune, présent au dîner de gala en compagnie sa mère Stéphane et de ses tante et oncle Fleck. Elève de sixième lors de l'ultime année d'existence française du lycée d'Aumale, il vient d'intégrer notre fratrie, ce qui lui laisse peut-être entrevoir la perspective de figurer sur l'annuaire... 2010 et - pourquoi pas? - de pouvoir briguer, quelque jour, des responsabilités présidentielles.

Signalons aussi la présence - au repas du dimanche à midi - du couple Marie-Laure et Stéphane Guyon, le secrétaire général de la préfecture du Haut-Rhin, amis et invités de Lucette et André Labat.

Cela dit, ne faisons qu'évoquer rapidement l'ambiance joyeuse des retrouvailles du vendredi après-midi, la sustentation autour d'un buffet sympathiquement accueillant, les regards toujours intéressés sur les photographies exposées par le tandem Fleck, l'apposition de paraphe sur cent dix-huit pouvoirs reçus, avant de se retrouver pour l'escrime couteau-fourchette sur les mets du souper.

De l'assemblée générale du lendemain samedi, on sait déjà tout, sinon que c'est à la spirituelle nostalgie de Clément Marot que Jean Malpel a emprunté ces quatre vers...

*Plus ne suis ce que j'ai été
Et ne le saurais jamais être;
Mon beau printemps et mon été
Ont fait le saut par la fenêtre...*

pour annoncer qu'il effectue, à partir de ce jour, son ultime tour de piste présidentiel.

Une présidence de treize ans pour Michel Sadeler, un autre de treize encore pour Jean Malpel! Alors qui sera, dans un an, le courageux "treizainier" de notre Alyc bien aimée? Nombreux sont les appelé(e)s, encore hésitant le futur élu!



● Michel et ses cousins Gabrielle et Denis Challande ● Guy Labat, Jean Malpel et le doyen Max Fonlupt ● Le repas de midi ● Le vendredi en soirée, debout, J.P. Ozanne, G. Challande, S. Harel, J. Malpel, R. Fleck assis devant G. et F. Oberdorff, S. Lejeune, J. Vallée; assis, S. Berleux, J. Izaute, J.M. Sallée, E. Lirola, G. Chéoux, J. Furet, E. et G. Labat, et J.P. Champetier devant une cheminée géante ● Ci-dessous, une vue panoramique de l'assemblée générale du 4 octobre 2008.



Belles sur pneumatiques

Mais, pour l'heure, après un second repas pris au Novotel de Mulhouse-Sausheim, la compagnie se met en route afin d'aller passer son après-midi à la découverte de la plus grande cité mondiale de l'Automobile, le magnifique musée des frères Stumpf.

Sur deux hectares et demi, paraden en voisines, quelque 500 dames du monde cheveu-vapeuresque: teuf-teuf Belle Epoque, torpédos des Années folles, et autres cylindrées des Trente Glorieuses ou des années suivantes. En vedette, se pavanent silencieusement les éblouissantes carrosseries des Bugatti Royales. Pour les Français que nous sommes et qui, selon le président Pompidou, "aiment la bagnole", comment ne pas s'éterniser devant les alignements de voitures ou les vitrines abritant de scintillantes collections de bouchons de radiateur?

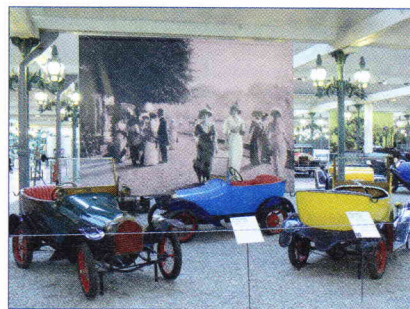
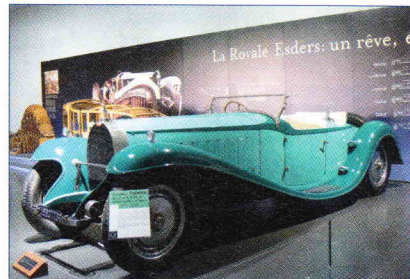
En soirée, tout le monde alycéen s'étant mis sur son trente et un, c'est en autocar bien XXIème siècle que l'on

s'en va de-gala-dîner à Rouffach, cité qui eut un écho homonyme - jadis - à quelques kilomètres de Constantine.

Bonne précaution que celle d'avoir fait provision de "oh!" et de "ah!" exclamatifs, car, dans le cadre très chaud et très intimiste du célèbre restaurant "Philippe Bohrer" (boiseries claires, petits rideaux de cretonne), le plaisir - à chaque apparition d'un mets fleurant qui la daurade royale, qui la câpre alcoparonne, qui la petite soupe d'esturgeon, qui le pithiviers de caille, qui l'ananas "Victoria" à la fève de Tonka - provoque des exclamations de surprise et de satisfaction.

Mais, à l'inverse de l'an dernier, on n'a pas à subir les transes d'une radiodiffusion des scores successifs d'une demi-finale mondiale de rugby.

Il est zéro heure du matin quand on rejoint le car de retour: en témoigne, le chiffre qui se lit au fronton de la vitre avant, conjointement avec un similaire chiffre de température extérieure.



● Les de Dion ● La Royale Esders ● Les Peugeot ● La grande parade ● Une élégante sous son ombrelle ● Ensemble autospatial ● Autoportrait de René Fleck dans une vitrine de bouchons de radiateur ● A la soirée de gala, Renée Fleck entre sa soeur Stephane et son neveu tout nouvel Alycéen Yves Lejeune.



Escapade

Samedi 4 octobre, pendant que nos camarades s'en allaient découvrir Mulhouse, je me suis offert une petite escapade jusqu'à Triembach - proche de Sélestat - où se trouvait, durant l'hiver 44-45, le terrain d'atterrissage de mon petit avion *piper cub* de réglage d'artillerie.

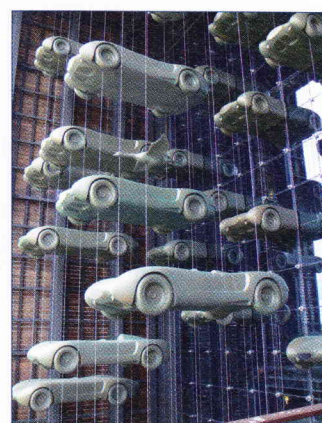
Informé par téléphone de ma visite, le maire m'attendait, et c'est lui qui me conduisit au petit terrain qui n'avait presque pas changé d'aspect: il était quasi "comme avant" ainsi que je l'avais espéré, et il y avait toujours, toute proche, la maison où j'avais été logé pendant cette période de la guerre.

Le maire me fit ensuite rencontrer un ancien officier d'artillerie, presque du même âge que moi, qui avait épousé une fille du village; nous nous sommes mis à parler de canons à longue portée. Comme il m'indiquait les initiales de son régiment: "RACL", j'ajoutai "Troisième groupe", et voilà que nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre en constatant que avions été tous les deux, à Triembach, durant l'hiver 44/45: depuis mon *piper cub*, c'est à lui que je communiquais le résultat de mes observations pour qu'il puisse diriger le tir des pièces.

Il aurait voulu me montrer des photographies de l'époque, mais, comme le maire et moi étions pressés, l'entrevue dut se terminer par un simple échange d'adresses.

Mais quel merveilleux souvenir que celui de cette sorte d'école buissonnière!

Jean MALPEL



Choucroute et riesling

Dimanche matin, c'est droit sur Colmar qu'est mis le cap. La découverte de cette ville alsacienne dont les armoiries devinrent, un jour lointain, celles de la Première Armée française (que fréquentèrent maints Alycéens peu de temps après leur sortie du bahut), s'effectue à bord d'un pimpant petit tortillard vert tiré par une locomotive de style très "She'll be comin' round the mountains when she comes".

Trop bref voyage, quand on aurait voulu s'attarder longuement à chaque angle de rue de la Petite Venise, admirer une façade à colombages, détailler les sculptures sur pierre de la Maison des têtes ou celles sur bois d'un pignon anonyme, pénétrer les secrets de la collégiale Saint-Martin, s'extasier sur la profusion de fleurs jaillissant d'un balcon, visiter de fond en comble la maison Pfister et finir par découvrir que le terminus du convoi se trouve à l'entrée de "Meistermann", restaurant dont la salle aux dimensions gigantesques est néanmoins bourrée à craquer de convives endimanchés.

En ce lieu, point de "carte" au menu, car obligatoire est la fameuse choucroute rehaussée de papilles gustatives splendides charcutières: un oukase devant lequel force est de s'incliner tant le mets et son fumet sont hors pair.

En guise de promenade digestive, on gagne ensuite Riquewihr, perle du vignoble alsacien, patrie du blanc et fameux riesling. En ce site charmant, on se pourrait croire au cœur du XVIème siècle si la foule des touristes n'était pas aussi dominicalement dense. D'où

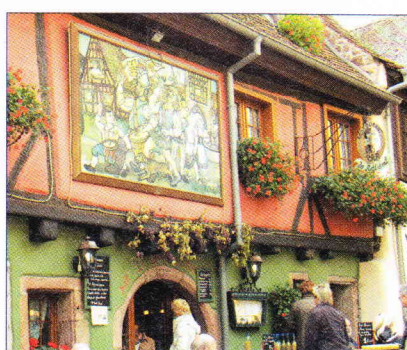
la décision prise d'aller jouir d'un calme un peu plus relatif dans le joli village fortifié d'Eguisheim...

Là, c'est dans une église très moderne que sont conservés les trésors des siècles passés, mais c'est dans un antique cellier que peuvent se déguster quelques ballons... d'Alsace - le vin, bien sûr! - emplis de crus issus de contemporaines vendanges.

Dans le car du retour, le chauffeur se livre à un assaut d'érudition folklorique avec Denis Challande. Ainsi, apprend-t-on que les vignes qui ne couvraient jadis que les coteaux ont tendance à se prolonger maintenant de plus en plus vers la plaine, commerce agro-alimentaire oblige, sans doute...

Mais consternation quand Denis révèle à son auditoire que l'émblématique Dame Cigogne a disparu du ciel alsacien. D'où prétexte à une brève escale dans un élevage ornithocole (pardon pour le barbarisme!) où des Alycéens croient pouvoir estimer qu'ils ont eu l'impression d'avoir peut-être vu qu'un des volatiles présentait à peu près l'aspect d'un cigogneau.

Ne reste plus, pour boucler la boucle en fin de congrès 2008, qu'à vivre le "coup de l'étrier" à l'issue du repas dansant auquel participent encore nos amis Gaby et Denis Challande, tandis que leur Michel de cousin alterne, avec Guy Labat, dans les fonctions de disque-aurige, vocable plus conforme semble-t-il que le *british* disk-jockey, au regard de tous ceux qui eurent l'honneur, jadis de faire leurs humanités à "Laveran" ou à "Aumale".



● La façade de la Maison des têtes ● Une rue fleurie du vieux Colmar ● Les Guyon et les André Labat au restaurant Meistermann ● Une maison de vigneron, ouverte à la dégustation ● Le petit tortillard ● Plus de cigognes en Alsace, mais toujours des fleurs ● Une peinture en façade d'un salon de thé ● Un coin de vignoble en coteau ● Danseurs lors de la soirée d'au-revoir ● Images de René Fleck et Michel Challande.

Miss Cherif-Cheikh et son "Nature Boy"

Année scolaire 1950-51, au vieux lycée Laveran que dirige alors Mlle Carreau. Je suis en philo-lettres, chez Mme Foucherot; promotion Geneviève Mas, Viviane Lhote, Micheline Colin, Lucienne Chainas.

Ce matin-là, comme d'habitude, nous attendons le signal d'entrée. "Bien en rangs, mesdemoiselles!"

"Mesdemoiselles" sont sagement alignées, toutes en blouse rose; la semaine suivante, ce sera la blouse bleue.

Tandis que nous patientons, voici qu'une toute jeune femme, silhouette gracieuse et distinguée, traverse la cour d'un pas à la fois ferme et tranquille pour rejoindre ses élèves de 4ème ou de 3ème auxquelles elle enseigne l'anglais.

Le tailleur bleu pétrole qu'elle porte ce jour-là lui sied à ravir. Myriam-Jane Cherif-Cheikh est très belle: sa coiffure - cheveux clairs soigneusement rassemblés en chignon - souligne la finesse d'un visage aux traits réguliers.

Son autorité, un savant alliage de fermeté et de douceur, lui a - colporte la rumeur publique - attiré le respect et l'estime de la plupart de ses élèves.

Pour atténuer l'austérité de certaines leçons, elle avait, dans l'une de ses classes, exercé l'art d'enseigner l'anglais en chantant: c'est ainsi que vit le jour, un véritable tube: "Nature Boy".

There was a boy,
A very strange enchanted boy;
They said he wandered very far,
Very far over land and sea.
A little shy and sad of eye
But very wise was he.

And then, one day,
A magic day, he passed my way;
And then we spoke of many things,
Fools and kings this he said to me,
The greatest thing you'll ever learn
Is just to love and be loved in return.

De cette chanson vite adoptée et qui fit le charme de nos récréations, fut même tirée la traduction (très libre, versification oblige) qui donna ceci:

Un beau garçon
Aux yeux de charme et de mystère,
Et qui - dit-on - venait de loin,
De très loin au-delà des mers...
Son beau regard étrange et doux
Semblait connaître tout.

Puis, un matin,
Je l'ai croisé sur mon chemin.
Il m'a parlé de rois, de fous,
Et de nous; puis il dit soudain:
La vérité, depuis toujours,
C'est d'être aimé et d'aimer en retour.

Outre cet air qui, pour moi, restera définitivement associé au souvenir de mademoiselle Cherif-Cheikh, j'avais, avec elle, un rendez-vous en quelque sorte plus secret.

J'habitais Bellevue supérieur, sur les hauteurs, près des écoles Jean-Jaurès où le père de notre confrère alycéen Jean-Marie Sallée dirigeait celle des garçons - photographie aérienne ci-dessous; c'est là que résidaient de nombreux lycéennes et lycéens, et même des professeurs: Mme et M. Clouet, Mme Nippert, MM. Lentin, Camboulives et Nêto.

De la fenêtre de ma chambre, au premier étage de la maison familiale, j'aimais à contempler ce soleil couchant qui répandait, sur les monts du Chettabah, une féerie de couleurs.

De grands espaces et des terrains vagues - l'immeuble "Bel Air" n'était pas encore construit, Dieu merci! - descendaient en pente douce vers la rue Joseph-Bosco, et la vue était donc totalement dégagée.

Je n'étais pas la seule à apprécier la douceur de ce moment crépusculaire. Je voyais, en effet, passer, rue Joseph-Bosco, mademoiselle Cherif-Cheikh et son fiancé dont un lieu de promenade favori était Bellevue Supérieur. Ils allaient d'un pas tranquille, tenant en laisse un gros chien.

J'eus des nouvelles de la jeune femme, plus tard, beaucoup plus tard, en 1975. J'exerçais alors au ministère chargé de la Santé et des Affaires sociales, et monsieur René Lenoir était secrétaire d'Etat à la Santé et à l'Ac-

tion sociale. A l'issue d'une réunion de travail, tandis qu'en petit groupe nous parlions de l'Algérie, il évoqua son lycée d'Alger-Ben-Aknoun et mentionna des noms d'amis dont celui d'un certain Cherif-Cheikh - devenu dermatologue - qui était le frère de l'ancienne professeure au lycée Laveran. C'est ainsi que René Lenoir, lui-même natif d'Algérie, avait très bien connu celle qui avait été notre enseignante.

Par lui, j'appris qu'ayant épousé le baron Nervaux de Loys, et, plus tard, devenue veuve, Myriam-Jane, selon des échos recueillis en haut lieu, avait quitté l'enseignement pour entrer au ministère des Affaires étrangères.

Voilà! Je me suis efforcée, au sujet de cette enseignante dont j'ai retrouvé le visage sur le précédent numéro des "Bahuts du Rhumel", de traiter ce retour en arrière succinctement et sans trop de détails alors que j'aurais voulu discourir et m'épancher davantage sur le souvenir de cette jeune femme dont le charme et la douceur m'auront décidément marquée... mais la "prof" n'eût-elle pas inscrit, en marge de ma copie: "digression"?

J'ai donc freiné les élans de ma plume, m'abstenant d'ajouter que mon imagination très débordante sauf en mathématiques - mais ceci, dirait-on aujourd'hui, est "un autre débat" - aurait hissé Myriam-Jane au rang des héroïnes échappées de romans des sœurs Brontë ou de Daphné du Maurier, ouvrages qui me reposaient de mes classiques et dont j'avais pris le ton à treize ou quatorze ans.

Je me souviens qu'un jour, après avoir vu, à l'écran, le film "Rebecca", je m'étais dit que miss Cherif-Cheikh aurait parfaitement tenu le rôle principal confié à Joan Fontaine, pour donner la réplique à Laurence Olivier.

Au fond, tout ce que je viens d'écrire sur notre ancienne professeure d'anglais - au risque peut-être d'ennuyer mes lecteurs - pourrait se résumer par ces deux simples mots: "Nature Boy"...

"The rest must be silent!"

Lila SURJUS HACÈNE.



les bahuts du rhumel

ALYC

- Président Jean MALPEL
505, rue Pipe-Souris
77350 Le Mée sur Seine
01 64 37 15 40
- Trésorier Michel CHALLANDE
85, avenue du Pont-Juvénal
34000 Montpellier
04 67 99 34 39
michel.challande@orange.fr
- Secrétaire Guy LABAT
4, Mas de Mounel
34160 St-Bauzille de Montmel
04 67 86 13 26
guy.labat@fre.fr

LES BAHUTS DU RHUMEL

- Jean BENOIT
440, route de Vulmix (A36)
73700 Bourg St-Maurice
04 70 07 29 31


l'edelweiss
☎ 04.79.07.05.33

Les six fois 36 semaines du pota



La prof mystère

Il semble bien que cette photographie ait été prise au cours de l'année scolaire 1958-59... On n'en sait guère plus à son sujet, sinon que le personnage mystérieux qui y figure aurait été professeur d'anglais. A celles de nos consœurs alycéennes qui ont - toujours - su conserver une excellente mémoire de bien vouloir révéler (merci!) les nom et prénom de cette énigmatique enseignante.

A partir de 1925, pour Jacques, son dernier jour de vacances fut traditionnellement consacré à un rite déprimant auquel il dut participer, à son corps défendant, six 31 septembre successifs: celui du trousseau.

Le linge de corps a, certes, été rassemblé puis marqué au cours du mois, et le numéro 177 qui lui a été attribué orne déjà la plus belle collection de tricot, chaussettes, caleçons, chemises de jour et de nuit qu'il lui a été donné de posséder à ce jour.

Mais les vêtements proprement dits, y compris la casquette, le manteau, les chaussures - ainsi que les accessoires de toutes sortes pour cirer, broser, écrire ou se laver les dents - donnent lieu à des achats traditionnels du dernier jour, dont le point focal est "Les Grands magasins du Globe", en plein milieu de la rue Caraman. Les mères y marchant, au deuxième étage - niveau noble - ces objets de servitude, sous le morne regard des enfants promis aux lendemains qui pleurent.

Cette journée exténuante d'emplettes, de recommandations, de conjectures sur les amis de partout que l'on espère retrouver en ce jour de grande concentration, se termine sur des visites dont naturellement celle au correspondant. Le sien, M. Boldoduc, est directeur de la Sûreté et, à ce titre, dispose régulièrement de places de cinéma dont il fera profiter son fils Georges et Jacques, un Jacques qui se débarrasse enfin de ses parents vers 20 heures, au parloir du lycée, devenu, en la circonstance, la galerie des lamentations.

C'est, pour les géniteurs, une bonne chose de faite... Pour les pensionnaires, c'est le "lasciate ogni speranza" et la soumission à une règle qui commence par les mener en rangs vers leurs dortoirs respectifs où ils ont déjà pris, en début d'après-midi, la précaution - réglementaire - de choisir leur lit en y déposant leur croix c'est à dire leur baluchon, sitôt qu'il a été complété.

Ce détail introduisait un élément d'émulation dans la course aux équipements préalables, car le premier posé avait la meilleure place: les connaisseurs savaient qu'elle devait être à la fois loin de la guirlande du surveillant et de la porte conduisant aux waters, protégée des courants d'air et pourvue d'un lit dont les ressorts aient encore quelque chose à perdre.

L'entourage immédiat comptait beaucoup aussi, pour les commodités de la conversation.

Cette "montée des baluchons" avait d'autant plus une allure de calvaire qu'elle se situait vers trois heures de l'après-midi, et qu'elle avait pour terme géographique le rocher sur lequel était planté - au bord de l'abîme - ce vieux bahut qu'on appellerait un jour "Aumale".

Ce bahut, il a une solide réputation, qui attire les meilleurs éléments des horizons du sud. Les patronymes arabes, corses, israélites, maltais y constituent un échantillon de cette macédoine que leur proviseur le père Calot, le redoutable censeur Lanfranchi, le surveillant général Plazy, et leurs

seides T charge bocal, é mentati

On t corniche authent Mounie mais en les inter

Les r toutes c sur le p qui les s aux ext caire - t sont en récréati les divi par tabl

Les r dissipat tionnell pées. Ja lentilles dant, ch jeudi so

C'est - ô mer ment se siette p avec un menade dans l' satisfac touffes, risé des qui les parés, lacs de pins di neur", e de cette

On s peuvent que les prescrip chaque bonne c rue, fou vrai bif milles)... s'il en a croissan grant a l'extérie noyées s

Prem dicap d re de no dement

Ils so Jean, fil Biskra, ligent l caracté par la f à se ba jeu d'in d'allian ries: le choc so puissan impose

De 1 ère, la ment, su stéréoty entièrem compren un turn



Matheuses et matheux d'il y a 50 ans

En 1958, de gauche à droite et de haut en bas: Paul Benkheiri, Raoul Vallée, G. Barkatz, Boussalem, Jacky Ducasse, G. Moliex, André Cayol, Bencharif, Jean-Louis Lecas, Jean-Pierre Restuccia; puis Alain Fouché, Henri Dadoun, G. Macaluso, Barbara, Jean-Claude Charleux, C. Djaoui, Castello, R. Gozland, Roland Dukan, Guy Assoun; puis Mireille Reyre, Paul Zerbib, Colette Texier, Mme Bouhazer, Michèle Nakache, Alain Taïeb et Claude Arnaudies.

5 semaines du potache n°177

C'est, pour les géniteurs, une bonne chose de faite... Pour les pensionnaires, c'est le "lasciate ogni speranza" et la soumission à une règle qui commence par les mener en rangs vers leurs dortoirs respectifs où ils ont déjà pris, en début d'après-midi, la précaution - réglementaire - de choisir leur lit en y déposant leur croix c'est à dire leur baluchon, sitôt qu'il a été complété.

Ce détail introduisait un élément d'émulation dans la course aux équipements préalables, car le premier posé avait la meilleure place: les connaissances savaient qu'elle devait être à la fois loin de la guitounne du surveillant et de la porte conduisant aux waters, protégée des courants d'air et pourvue d'un lit dont les ressorts aient encore quelque chose à perdre.

L'entourage immédiat comptait beaucoup aussi, pour les commodités de la conversation.

Cette "montée des baluchons" avait d'autant plus une allure de calvaire qu'elle se situait vers trois heures de l'après-midi, et qu'elle avait pour terme géographique le rocher sur lequel était planté - au bord de l'abîme - ce vieux bahut qu'on appellerait un jour "Aumale".

Ce bahut, il a une solide réputation, qui attire les meilleurs éléments des horizons du sud. Les patronymes arabes, corses, israélites, maltais y constituent un échantillon de cette macédoine que leur proviseur le père Calot, le redoutable censeur Lanfranchi, le surveillant général Plazy, et leurs

séides Tabti, Loffredo, Mouly, ont la charge difficile de maintenir dans le bocal, en état si possible de non-fermentation, jusqu'au baccalauréat.

On trouve quand même quelques cornichons comme Jacques, de souche authentiquement française (Poulard, Mounier, Ramboz, Cazenave, Prost), mais en faible minorité surtout parmi les internes.

Les rapports qui se nouent entre toutes ces races sont d'union sacrée sur le plan des "affaires étrangères" qui les opposent aux pions et parfois aux externes, mais de coexistence précaire - tout juste pacifique - lorsqu'ils sont entre eux, que ce soit en étude, en récréation ou dans les réfectoires qui les divisent, les uns contre les autres, par tables de six.

Les repas ne sont pas de nature à dissiper les tensions, dans la traditionnelle communion des franchises lipées. Jacques se nourrit de salades de lentilles ou de pois chiches, en attendant, chaque semaine, le balthazar du jeudi soir.

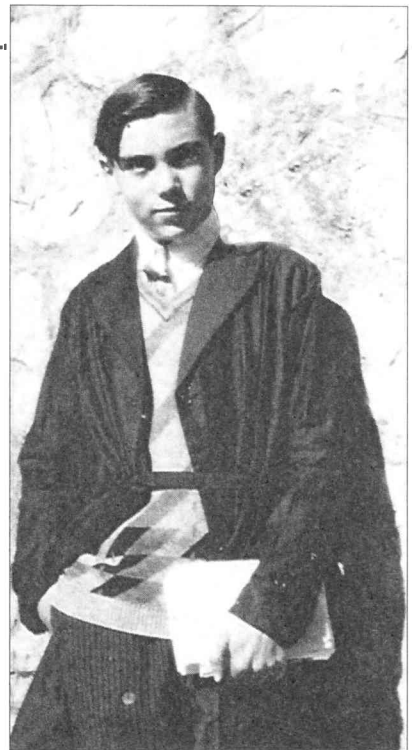
C'est un solide pot-au-feu agrémenté - ô merveille! - de moutarde libéralement servie à raison d'une petite assiette par table de six, qu'il savoure avec un appétit aiguisé par la promenade de cinq à six kilomètres, faite dans l'après-midi, et avec l'agréable satisfaction de pouvoir dîner en pantoufles, le port de celles-ci étant autorisé dès le retour de la longue marche qui les avait amenés, par dortoirs séparés, vers la vallée du Rhumel, les lacs de Djebel Ouach ou la forêt de pins dite "Bois de la Légion d'Honneur", en raison de son tracé en forme de cette décoration.

On se demande comment certains peuvent grossir à ce régime. Il est vrai que les plus favorisés ont droit - sur prescription médicale - à l'absorption, chaque matin, à l'infirmerie, d'une bonne cuillerée d'huile de foie de morue, fournie par la famille, voire à un vrai bifteck (également facturé aux familles)... et que chacun peut se payer, s'il en a les moyens, des brioches et des croissants chez le concierge. Il est flagrant aussi que beaucoup se gavent, à l'extérieur, de pâtisseries orientales noyées sous des cataractes de miel.

Premier octobre 1925. C'est un handicap d'entrer en 5ème en faisant figure de nouveau, face à des groupes solidement constitués l'année précédente.

Ils sont deux dans ce cas: Jacques, et Jean, fils du riche banquier et maire de Biskra, qui porte sur son visage intelligent l'air d'arrogance courtoise qui caractérise les fils de famille comblés par la fortune. Ils passeront leur temps à se battre ou se rapprocher dans un jeu d'intrigues subtiles, de trahisons et d'alliances structurées par trois coteries: les Biskris dont les troupes de choc sont israélites, les Batnéens et la puissante équipe de Souk-Ahras qui impose ses arbitrages.

De 1925 à 1930, de la 5ème à la 1ère, la vie scolaire se déroule calmement, sur un rythme et dans un cadre stéréotypés: 35 semaines, chaque année, entièrement consacrées à l'étude, où il comprend très vite qu'il est entré dans un tunnel et qu'il dépend de lui seul



qu'il débouche plus ou moins vite à l'air libre.

Grâce à Dieu, il a en outre la chance d'être fortement intéressé:

- par le Latin, dès la 5ème, avec les commentaires de César, et dès la 4ème avec la guerre de Jugurtha;

- par le Français, surtout à partir de la seconde, avec sa première vraie dissection;

- par l'Histoire, grâce à M. Leca qui, à partir du Moyen Age, l'incite à orner ses cahiers d'une belle iconographie, et lui enseigne, dans son livre de Bernard et Redon, que l'Algérie, "fille de la France, ne sépare jamais son sort de celui de la mère patrie";

- par la Géographie et ces belles cartes d'Algérie si riches en noms à consonances françaises: Constantine, Aumale, Nemours, Perregeaux, Orléansville;

- par l'Anglais qu'il décide très vite de lire dans le texte, exploite auquel il parvient dès la 4ème, après s'être ancré dans la mémoire les 3.000 mots du Gibb's Vocabulary, à force de les seriner pendant les heures de récréation;

- par les Mathématiques enfin, lorsqu'il a en main les livres de Chenevier et connaît la joie de pouvoir résoudre presque tous ses problèmes pendant les longues heures de solitude passées, en 1928, à l'infirmerie du lycée, avec des oreillons tardifs.

Pour son plus grand profit, il n'en perdra jamais le goût, car la culture mathématique, dont le langage développe, en plus, l'imagination, est la discipline de l'esprit la plus logique qui soit. Démocrite, Platon, saint Augustin, Kant, Condorcet, Auguste Comte, Karl Marx ont possédé une culture mathématique qui a retenti sur leur pensée philosophique; de surcroît, les mathématiques pures qui "entrent dans notre âme par tous les sens" (Diderot) sont, quand on les maîtrise, comme une drogue que Valéry compare à l'opium..

Henri Charles FERRIER.

Extrait de SAGA ALGERIANA
"L'Amiral de Tizi-Ouzou"
Editions L'Harmattan.



Il y a 50 ans

Jacky, Boussalem, Jacky Ducasse, Alain Fouché, Henri Dadoun, Roland Dukan, Guy Assoun; puis Taïeb et Claude Arnaudis.

Souvenirs ...piquants

Pendant bien des années, au lycée Laveran, notre unique professeur de couture fut Mme Olivès, que d'autres ont connue sous le nom de Mlle Marriau. Combien de générations et de générations passèrent entre ses mains!

Les exercices n'avaient rien d'attrayant, et cependant, pour bon nombre d'élèves, ils semblaient un dérivatif! Après versions et thèmes latins, problèmes d'algèbre ou de géométrie, le passage de l'abstrait au concret leur plaisait. D'autres, plus maladroites, maugréaient au contraire contre cette aiguille qui piquait, parfois faisait saigner en tachant le tissu, et abimait le bout de leur bel index gauche. Certaines se concentraient sur leur tâche et tiraient l'aiguille avec application, en y trouvant un intérêt pour leur vie personnelle, mais l'ambiance de la classe était assez décontractée; notre professeur - qui n'était plus jeune - le sentait bien et se raidissait davantage. Ce n'était pas petite affaire que d'aller jusqu'à son bureau, lui montrer notre travail: elle trouvait toujours à redire, nous semblait-il.

Le long pèlerinage à travers les divers points... les coutures (anglaise ou rabattue) et tant d'autres minutieux travaux, s'effectuaient péniblement. De plus, les points devaient être exécutés selon la méthode exclusive de Mme Olivès et non à la manière de nos mères ou de nos tantes. Ainsi en allait-il du faux-fil que j'avais baptisé "le point morse", avec son grand trait suivi d'un petit.

Les pièces de percale, une fois terminées, devaient être collées dans un album, et des indications précises calligraphiées au-dessous pour servir d'aide-mémoire. Tout cela demandait beaucoup de soin. Gare au courroux magistral qu'attirait celle dont la colle avait sali le travail!

Vint le moment de passer à un véritable ouvrage. A notre grand étonnement de gamines, ce fut... "la brassière du nouveau-né".

"Mais pourquoi, nous disions-nous en aparté, ne pas plutôt apprendre à faire un chemisier?"

Les différentes étapes du travail imposé se succédèrent néanmoins, du patron à la finition, et c'est là que nous attendait une autre surprise: "Vous borderez l'encolure et les manches avec de la dentelle du Puy".

Dans toute la classe, ce fut la stupéfaction, puis des doigts se levèrent. Choisie pour son calme, la portepa-rola osa un "Madame, pourquoi de la dentelle du Puy?" Une réponse sans appel cingla: "J'ai dit de la dentelle du Puy", et, pour bien marquer son autorité face à une classe houleuse, Mme Olivès ajouta, d'un ton sec: "Prenez votre cahier de textes, écrivez-y immédiatement "en dentelle du Puy", et rapportez-le signé par vos parents".

Du coup, nous apprenions le "point d'orgue"...

Dès la récréation, un petit groupe dont je faisais partie se mit à commenter le fait du jour. La dentelle du Puy, une seule d'entre nous en avait vu, et nous expliqua qu'elle était faite aux fuseaux.

Nous énumérions d'autres dentelles connues et réputées mais nous parlions surtout des habiles travaux de nos grands-mères d'horizons si divers, que leur crochet et leur fil semblaient relier au passé, et qui nous régalaient, alors, de précieux souvenirs de leurs jeunes années.

Pendant nos conciliabules, deux "grandes" de Philo, intriguées par notre animation, s'approchèrent pour nous interroger, et - très amusées - nous apprirent qu'elles aussi étaient passées par là, et bien d'autres avant elles! Nous vîmes alors l'affaire sous un tout autre angle, et il s'ensuivit une salubre explosion de rires juvéniles.

Il ne restait plus qu'à passer à la mercerie où la vendeuse débita sa marchandise, non sans esquissé un sourire entendu: ainsi, "cela" se savait également hors les murs du lycée, ainsi, "cela" était même entré dans les habitudes constantinoises...